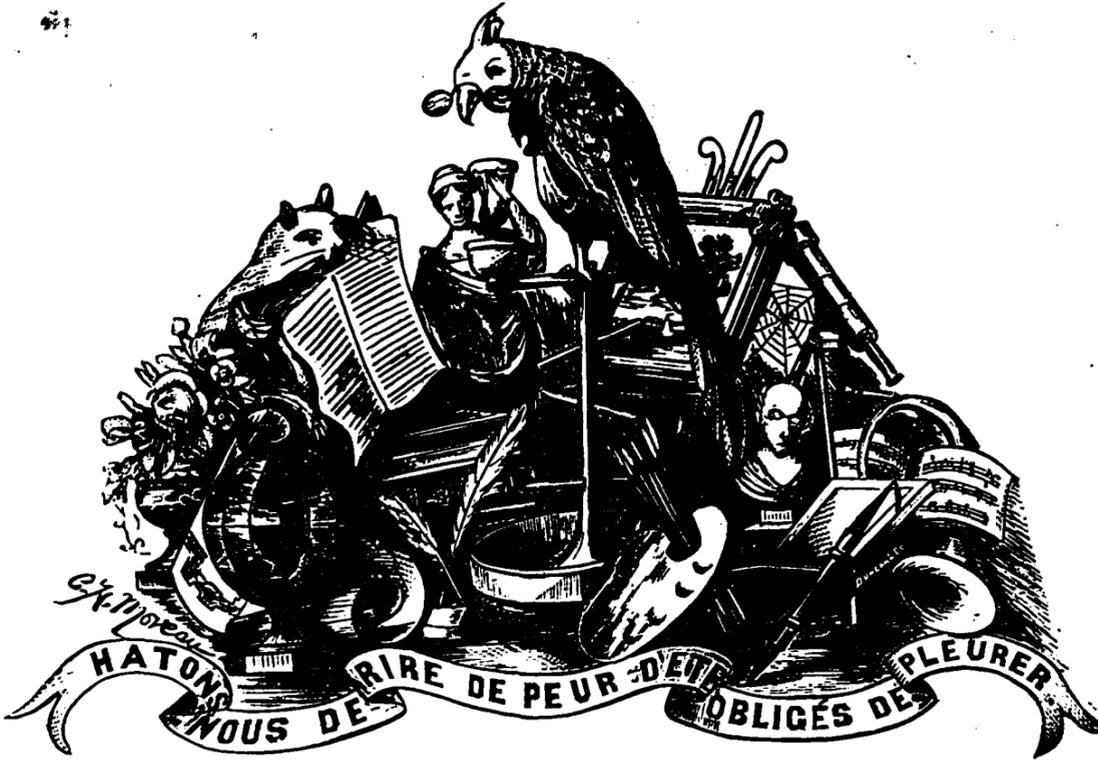


**ABONNEMENTS :**  
 Un an .....\$2.00  
 Six mois..... 1.25

**ANNONCES :**  
 Un carré de dix lignes.  
 Un mois.....\$1.50  
 Une fois..... 0.75

**S'ADRESSER,**  
 pour tout ce qui concerne l'admini-  
 stration et la rédaction,  
 Rue Notre-Dame, 120.

**C. HENRI MOREAU,**  
 Rédacteur en Chef,  
 Imprimeur et Editeur.



Toute correspondance adressée à la direction sera accueillie favorablement, qu'elle soit signée ou anonyme, dans tous les cas elle ne sera publiée qu'autant qu'elle sera conforme au programme que nous nous sommes imposé.

PARAIT LE SAMEDI.

# LE PERROQUET

Journal Critique, Littéraire et Caricaturiste.

MONTREAL, SAMEDI, 11 FEVRIER 1865.

## AU FIL DE LA PLUME.

Nous recevons des appréciations diverses de notre Journal et il en est une qui est toujours un sujet nouveau d'étonnement pour nous. On nous accuse d'écrire un français inintelligible pour certains de nos lecteurs. M. Nofal nous signalait hier encore le fait en le déplorant. " Il y a une quantité d'Anglicismes " qui se sont fauflés dans le langage du pays, nous dit-il, dans une partie de sa correspondance, et dont " use et mesuse la population Franço-Canadienne. " C'est une monnaie dont on connaît au juste la valeur " mais sans cours officiel. Les écrits périodiques publiés dans le Canada montrent une tolérance facheuse " en donnant à ces barbarismes, l'hospitalité de leurs " colonnes "

Nous sommes parfaitement de l'avis de notre correspondant, nous allons même plus loin puisque nous n'admettons pas même l'exception sans cours officiel. En effet les abus dont il est ici question se sont intronisés dans la législation, dans le barreau, à la tribune, dans les actes publics, partout enfin, ce qui leur donne le caractère officiel.

" Charbonnier est maître dans sa loge " dit le proverbe, et nous ne trouvons rien à redire à ce que les Canadiens s'expriment comme ils l'entendent, mais ils

voudront bien ne pas trouver mauvais que nous, de notre côté, nous nous efforcions d'écrire dans un français sinon irréprochable, du moins le meilleur qu'il nous sera possible ; et ce faisant, si nous nous attirons quelques réclamations dont nous ne tiendrons aucun compte, nous aurons du moins la satisfaction de penser comme le dit Nofal que les gens intelligents seront toujours de notre côté.

Cette dissertation littéraire nous rappelle une petite gredinerie mise en pratique par le *Courrier des Etats-Unis* que nous ne sommes pas fâché de signaler en passant, ne fut-ce que pour lui prouver que tout le monde n'est pas sa dupe. Exemple : le *Courrier* publie une nouvelle bien agencée, bien rédigée, et attachante au possible, le titre est : HISTOIRE D'UN BON JEUNE HOMME, et l'auteur signe G. L.

Tiens, dit le lecteur, c'est très gentil ça, par qui donc est-ce écrit ? G. L., à qui appartiennent ces initiales ? Serait-ce à M. Lassalle qu'en reviendrait l'honneur ? Dans tous les cas c'est un rédacteur du Journal, car je ne connais, parmi les auteurs en renom, personne à qui elles s'appliquent, excepté Léon Gozlan Mais alors ce ne serait pas G. L. ce serait L. G. Allons, décidément puisque ce n'est pas GAY-LUSSAC, c'est un homme d'esprit du *Courrier* qui a écrit ce feuilleton.

Eh ! bien ! erreur ! au lieu de " L'HISTOIRE D'UN BON JEUNE HOMME, lisez : " LA CHANSON DE L'AU-

VERGNAT " et substituez aux initiales G. L., LOUIS RICHARD, et vous serez dans le vrai.

JACQUOT a eu une belle peur ! Il a failli griller dans sa nouvelle cage, et son plumage sent encore un peu le roussi. Le feu a pris, cette semaine, dans une maison voisine de celle où il perche, mais, grâce à la promptitude des secours, il a été maîtrisé avant d'avoir causé de grands ravages. Il n'y eut de victime qu'une pauvre servante qui, folle de terreur, se précipita par une fenêtre du troisième étage sur la chaussée, d'où on la releva dans un état complet d'insensibilité.

Valentine ! Valentine ! Valentine !

Voilà l'époque des grosses vérités qui approche ! Tenez-vous bien sur vos gardes ! St. Valentin va vous jouer un mauvais tour.

Vous d'abord, mon bel officier. Vous vous souvenez que l'été dernier, vous avez, avec la molette de votre éperon, accroché le falbala de cette demoiselle dont la jupe révolutionnaire barricadait le trottoir. Vous avez présenté vos excuses la bouche en cœur. La jeune fille les reçut le sourire sur les lèvres ; et vous l'avez cru fort honorée ! Attendez St. Valentin.

Un jour, au milieu d'un cercle d'amis, on vous remettra la caricature d'un monsieur long à n'en plus finir, ayant une paire de jambes comme deux manches à balai phtisiques, des genoux cagneux, un sabre trafnant à trois pieds derrière lui et ayant à la main un verre

## Feuilleton du Perroquet.

NE PAS CONFONDRE

AVEC LA PORTE A COTÉ.

(Suite et fin.)

—Voilà donc, voilà où vous êtes allé au bal ! Chez madame Carré de Marigny ! une lorche ! vous avez pris un côté de l'hôtel pour l'autre, un escalier pour l'autre, une société pour l'autre, enfin un bal pour l'autre.

—Et ma femme ! ma femme !

—C'est à moi que vous la demandez ?

—Ah ! mon Dieu ! mon Dieu !

—Venez, Auguste, allons !

—Où ma tante ?

—Est-ce que je le sais ? Venez toujours !

—Oh ! Paris ! Paris ! murmurait le jeune Soissonnais en suivant madame de Fontades. Tous les salons se ressemblent à Paris, toutes les manières de recevoir se ressemblent, toutes les toilettes se ressemblent à Paris, tout le monde ressemble à tout le monde à Paris !

La voiture dans laquelle madame de Fontades était montée avec son neveu franchissait la porte de l'hôtel, quand une autre voiture de superbe apparence grands chevaux mecklebourgeois, panneaux armoriés, cocher galonné, s'arrêtait pour entrer par la même porte. Au même instant, une tête paraissait à la portière de cette seconde voiture et appelait d'une voix fraîche :

—Ma tante ! ma tante !

—Gabrielle !

C'était Gabrielle, en effet, qui avait aperçu son mari et madame de Fontades. Les deux voitures entrèrent dans la cour de l'hôtel et bientôt les deux jeunes gens et leur tante furent réunis dans le salon que nous venons de quitter.

—D'où venez-vous ?..... Que vous est-il donc arrivé ?.... Dites nous ?..... Parlez..... Si vous saviez..... Ah ! si vous saviez !

—Ah ! ma bonne tante ! Ah ! mon cher Auguste ! c'est toute une aventure !

—Une aventure ! Voilà !

—Mais comme vous êtes pâles tous les deux ! auriez-vous eû aussi votre aventure ?

—Oui... Oui... mais sachons la vôtre.

—D'abord, on vous a joué, mon cher Auguste, mais c'est charmant !

—Charmant ! charmant ! murmurait derrière son inquiété madame de Fontades, qui regardait sa nièce de tous ses yeux pour voir si on ne l'avait pas en partie dévorée.

—Charmant vous dis-je. On était convenu en secret qu'après le bal—A quel bal, ma tante ?—Il y aurait un souper dans la serre, un souper où n'assisteraient que les dames. Il fallait vous éloigner, on vous a dit que j'étais partie, vous l'avez cru. Aussitôt votre départ et celui de ces messieurs, on s'est mis à table.

—Vous me faites trembler, Gabrielle !

—Comment trembler ? Mais le souper était délicieux ma tante.

—Vous avez osé manger ?

—Puisque les autres dames l'osaient, pourquoi ?..

—Poursuivez..... je frémis !